ISSN: 3105-8485 (L) / 3105-8493 (P)
https://perspectivesplurielles.net/

Perspectives PLURIELLES

Revue scientifique

ARTS, LETTRES ET LANGUES | SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

N°3 – Août 2026

TOME I

Arts, Lettres et Langues

Éditeur :

UFR Communication et Société

Université Alassane Ouattara

(Côte d'Ivoire)

PERSPECTIVES PLURIELLES

Tome I
(Arts, Lettres et Langues)

N°3 — Août 2026

ISSN : 3105-8485 (L) | 3105-8493 (P)

Adresse postale : BP v 18 Bouaké 01
Contact : +225 0757504341
https://perspectivesplurielles.net/
revueperspectivesplurielles@gmail.com

RÉFÉRENCEMENT ET INDEXATION

Scientific Journal Impact Factor

TOGETHER WE REACH THE GOAL

https://sjifactor.com/passport.php?id=24999

SJIFactor

Scientific Journal Impact Factor

CERTIFICATE OF INDEXING (SJIF 2026)

This certificate is awarded to

Perspectives Plurielles
(ISSN: 3105-8485 (E) / 3105-8493 (P))

The Journal has been positively evaluated in the SJIF Journals Master List evaluation process
SJIF 2026 = 5.147

SJIF (A division of InnoSpace)

SJIFactor Project Manager
International Advisory Services
INNOSPACE INTERNATIONAL

SJIFactor Project

HAL science ouverte	https://aurehal.archives-ouvertes.fr/journal/read/id/1529502
ISSN INTERNATIONAL STANDARD SERIAL NUMBER INTERNATIONAL CENTRE	https://portal.issn.org/resource/ISSN-L/3105-8485

ÉDITORIAL

Ce troisième numéro de *Perspectives Plurielles* prolonge la dynamique éditoriale amorcée en décembre 2025 et confirme la vitalité d'un projet scientifique pluridisciplinaire désormais solidement établi. L'ampleur des contributions reçues, la diversité des laboratoires et des institutions représentés, ainsi que l'exigence maintenue de l'évaluation par les pairs ont conduit le comité de rédaction à reconduire, en l'approfondissant, le choix opéré lors de la précédente livraison : le numéro paraît en deux tomes, le second se déployant lui-même en deux séries. Cette architecture respecte l'identité de chaque grand champ disciplinaire tout en préservant l'unité d'un projet résolument intégratif.

Le Tome I rassemble les travaux relevant des Arts, Lettres et Langues : littératures africaine, francophone, hispanique et anglophone, sémiotique, sociolinguistique et analyse du discours, didactique des langues, lexicologie et terminologie, études culturelles et postcoloniales. Le Tome II, consacré aux Sciences Humaines et Sociales, se déploie en deux séries. La série 1, « Territoires, sociétés et développement », réunit les recherches en géographie humaine et physique, en aménagement du territoire, en sociologie, en économie et en développement. La série 2, « Savoirs, éducation et représentations », accueille les sciences de l'éducation, la psychologie, les sciences de la communication, la philosophie, l'histoire, l'anthropologie et les études culturelles.

La diversité des terrains étudiés : Côte d'Ivoire, Sénégal, Bénin, Burkina Faso, Mali, Togo, Guinée, Niger, Cameroun, Gabon, République du Congo et République démocratique du Congo, illustre la portée continentale de cette livraison. Plusieurs lignes de force s'en dégagent : la résilience environnementale et sanitaire des territoires, les recompositions urbaines et foncières, la gouvernance des ressources naturelles et des biens communs, l'inscription du numérique dans les pratiques sociales et politiques, les transformations des systèmes éducatifs, ainsi que la place des savoirs endogènes dans la régulation des sociétés contemporaines.

Le comité de rédaction adresse sa profonde reconnaissance aux auteurs, aux évaluateurs et au comité scientifique, ainsi qu'à l'UFR Communication et Société de l'Université Alassane Ouattara, partenaire fidèle de cette aventure. Que ce numéro confirme Perspectives Plurielles comme un espace de référence où s'élaborent, en dialogue, des savoirs ouverts sur les sociétés contemporaines et leurs mutations.

Bonne lecture.

Le Comité de rédaction

COMITÉ DE RÉDACTION

Directeur de Publication :
M. Konan Thiery St Urbain YEBOUE, Maître de Conférences

Secrétariat de rédaction

Dr (MC) KANGA Kouakou Hermann Michel, Université Alassane Ouattara
Dr (MC) YOMAN N'goh Koffi Michael, Université Alassane Ouattara
Dr (MC) KOUAMÉ Koaténin, Université Alassane Ouattara
Dr KONAN Aya Suzanne, Université Alassane Ouattara
Dr AKABLAH Tchoumou Léopold, Université Alassane Ouattara
Dr Kouamé Alain SARAKA, Université Alassane Ouattara
Dr Kanhoun Baudelaire KOUAME, Université Alassane Ouattara
Dr Kouakou Camille GOLI, Université Alassane Ouattara

Comité Scientifique et de Lecture :

Prof. Lazare Marcelin POAME, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;
Prof. Pierre KAMDEM, Université de Poitiers, France ;
Prof. Joseph P. ASSI-KAUDJHIS, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;
Prof. (Dir. Rech.) Kouadio Raphaël OURA, Université Alassane Ouattara-CRD, Côte d'Ivoire ;
Prof. Atta Jacob BRINDOUMI, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;
Prof. SOW Ndioro, Université Gaston Berger, Sénégal ;
Prof. Fabio VITI, Université Aix-Marseille, France ;
Prof. François LAMBOTTE, Université Catholique de Louvain, Belgique
Prof. Konan Arsène KANGA, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;
Prof. Kacou GOA, Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire ;
Prof. Yao Jean-Aimé ASSUE, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire.
Prof. Eveno Emmanuel, Université Toulouse Jean-Jaurès, France ;
Prof. Kouakou Désiré M'BRAH, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire.
Prof. Göbel Christof, Universidad Autónoma Metropolitana de Mexico, Mexique ;
Dr (MC) Kouassi Ernest YAO, Université Jean Lorougnon Guédé de Daloa, Côte d'Ivoire ;
Dr (MC) Jean Joêl BAHI, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;
Dr (MC) Dhédé Paul Éric KOUAMÉ, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;
Dr (MC) Yao Jean Julius KOFFI, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;
Dr (MC) Adjoua Pamela N'GUESSAN, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;
Dr (MC) Abiba DIARRASSOUBA, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;
Dr (MC) Koffi Syntor KONAN, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;
Dr (MC) Ehua Manzan Monique BEIRA, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire ;
Dr (MC) Konan Hubert KOUADIO, Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire.

SOMMAIRE

Littératures et théorie littéraire

Kodjo TETEKPOR, Yélian Constant AGUESSY et Emmanuel Kofi-Botsoe NKONU

1. L'écriture féminine : acte de subversion et de refondation identitaire dans *C'est le soleil qui m'a brûlée* de Beyala et *Le Baobab fou* de Ken Bugul 1-16

RAZAFIMAMONJY Georges Joseph et RAKOTOMALALA Jean Robert

2. Texte littéraire et carré sémiotique : le blason du corps féminin dans un distique de P.-J. Toulet 17-30

N'Dri Hubert KOUAKOU

3. Le conte africain, creuset de l'intégration sociale : vertus, anti-modèles et transmission éthique 31-45

Stephen Asamane ABIRE et Félicité BIHOUN

4. La satire de la démagogie politique des leaders postcoloniaux dans *Les petits garçons naissent aussi des étoiles* d'Emmanuel Dongala 46-56

Serge Lazare OUEDRAOGO

5. A Critical Analysis of Gynocentrism in "The Story of an Hour" by Kate Chopin.....57-72

Victor Terfa ATSAAM

6. Effects of Traditional Practices on Marital Union: Plural Perspectives in French and Francophone Novels 73-88

MENGUE MOUYOMBI Melissa Christel

7. Filiation et transfert entre récit de voyage et guide touristique : le cas d'*Un mois au Congo* de Georges Gevers et du *Guide du voyageur au Congo belge et au Ruanda-Urundi*.....89-104

Fayza BOUMDINE

8. Émancipation féminine et théorie du genre : étude croisée des œuvres d'Olympe de Gouges, de Madame de Genlis et de Germaine de Staël 105-123

Oumar MANGANE

9. Poética de la historia y de la denuncia social en *Noticias felices en aviones de papel* de Juan Marsé 124-138

Abdoulaye NDIAYE

10. Mental Health and Language in "The Yellow Wallpaper" (1892) by Charlotte Perkins Gilman 139-149

Sémiotique, civilisations et études culturelles

YAPI Kouassi Michel et ASSEMIEN Viviane épouse ADIKO

11. Las luchas pasadas, presentes y vanguardistas como signos de identidad de las mujeres de Costa de Marfil y Haití.....150-165

LALEKOU Kouakou Laurent

12. América Latina y África negra, entre independencia y neocolonización 166-176

KONAN Kouakou Gildas

13. Les configurations passionnelles de l'exil intérieur dans *Carnet de doute* de Josué Guébo 177-193

GUEYE Jocelyne Tchenondey

14. Sémiotique de la culture africaine dans *Le Testament* de Mathurin Goli Bi Irié 194-207

Togo DAH

15. Soin par les objets : pour une sémio-thérapie africaine.....208-222

Sciences du langage, linguistique et didactique

Ana Maria DJE COULIBALY

16. El español como herramienta estratégica para el desarrollo turístico en Costa de Marfil: retos, oportunidades y perspectivas 223-241

KOFFI Kouadio

17. Zur Analyse des Wortschatzes des Kiezdeutschen und des Nouchi: Komposita und Derivate in zwei Multiethnolekten 242-258

Abauh Lori Joann Espoir KOUAME

18. L'hybridité linguistique du coupé-décalé : entre poétique et construction d'une mémoire collective ivoirienne 259-272

Evrard MBADINGA et Jeannette Yolande MBONDZI

19. Analyse des leviers thématiques des réactions du député Séraphin Akure-Davain aux déclarations de politique générale des Premiers ministres gabonais (2020-2023).....273-286

Kouadio Janvier YAO et Adama YÉO

20. Le discours rapporté : entre mémoire des voix autres et construction de l'identité discursive du locuteur 287-299

Nalieguinmin Orokya KONE et Kouassi KPANGUI

21. Jean-Marie Adiaffi à travers le prisme du concept littéraire « n'zassa » dans *D'éclairs et de foudres* 300-315

Gloire Celine ESSOLA OBAME

22. Construction d'une posture offensive : l'attaque comme alternative discursive face à l'hégémonie politique dans les discours des candidats à l'élection présidentielle de 2023 au Gabon.....316-330

MITSIEKE Jeriel Dominique

23. Terminologie médicale traditionnelle chez les Adouma du Gabon : le cas des maux d'estomac 331-347

Michelle Nadia ESSOMEYO OBIANG

24. L'influence du français dans la terminologie de la santé en pays fang : le cas de la sinusite.....348-359

MABICKA Pierre Ghislain

25. Stratégies discursives de la violence verbale dans les interactions numériques au Gabon : une approche pragmatique mixte 360-378

ISSN : 3105-8485 (L) / 3105-8493 (P)
https://perspectivesplurielles.net/

L'ÉCRITURE FÉMININE : ACTE DE SUBVERSION ET DE REFONDATION IDENTITAIRE DANS *C'EST LE SOLEIL QUI M'A BRÛLÉE* DE BEYALA ET *LE BAOBAB FOU* DE KEN BUGUL

FEMININE WRITING: AN ACT OF SUBVERSION AND IDENTITY REFOUNDING IN C'EST LE SOLEIL QUI M'A BRÛLÉE AND LE BAOBAB FOU

Kodjo TETEKPOR
University of Health and Allied Sciences (Ghana)
ORCID ID : 0000-0002-4699-8035
E-mail : ktetekpor@uhas.edu.gh
Yélian Constant AGUESSY
Université de Parakou (Bénin)
E-mail : aguessico@yahoo.fr
Emmanuel Kofi-Botsoe NKONU
University of Ghana, Legon
E-mail : eknkonu@ug.edu.gh

Résumé : *Dans le champ des littératures africaines francophones postcoloniales, la réécriture de la figure féminine demeure un enjeu central de la décolonisation des imaginaires. Cette contribution propose une lecture comparatiste de l'écriture féminine dans C'est le soleil qui m'a brûlée de Beyala et Le Baobab fou de Ken Bugul. Ainsi, comment ces deux romancières déconstruisent-elles les assignations patriarcales et coloniales pour refonder un sujet féminin souverain et construire une nouvelle identité ? L'étude s'appuie sur le féminisme postcolonial de Gayatri Spivak (2010), croisé avec les travaux d'Awa Thiam (1978) et d'Oyeronke Oyewumi (1997). L'analyse adopte une approche sociocritique. Loin de la figure de l'épouse soumise, les héroïnes de Beyala et Bugul opèrent une triple effraction : celle de la prise de conscience de l'aliénation, de la désobéissance aux assignations, et la refondation du sujet dans une identité autonome. Leurs stratégies sont complémentaires. Beyala pratique 'l'incendie du code par la rage', tandis que Bugul privilégie le 'déplacement par l'errance '. L'étude montre que ces deux poétiques convertissent la violence subie en pouvoir d'agir et, par l'écriture, fondent un nouveau régime de transmission au féminin.*

Mots-clés : *réécriture féminine, subversion, corps, identité, postcolonialisme*

Abstract: *In the field of Francophone African literatures, the rewriting of the female subject remains central to the decolonization of imaginaries. This article offers a comparative of Calixthe Beyala's 'C'est le soleil qui m'a brulée' and Ken Bugul's 'Le Baobab fou'. How do these two novelists deconstruct patriarchal and colonial ascriptions to refound a sovereign female subject and construct a new identity? The study is grounded in postcolonial feminism by Gayatri Spivak (2010) in dialogue with the work of Awa Thiam (1978) and Oyèronké Oyewumi (1997). It also adopts a sociocritical approach. Far from the figure of the submissive wife, Beyala and Bugul's heroines enact a triple rupture: awareness of alienation, disobedience to ascriptions, and refoundation of the subject into an autonomous identity. Their strategies are complementary: Beyala enacts 'the burning of the code through rage', while Bugul privileges 'displacement through wandering'. The study shows that these two poetics convert suffered violence into the power to act and, through literacy, found a new regime of transmission in the feminine.*

Keywords : *feminine rewriting, subversion, body, identity, postcolonialism*

Introduction

La représentation de la femme dans le champ des littératures africaines francophones postcoloniales, a longtemps été prise entre deux assignations : la tradition patriarcale et l'imaginaire colonial. Longtemps confinée au rôle d'épouse soumise, de mère silencieuse ou d'objet du regard masculin, la figure féminine peine à accéder au statut de sujet de parole et d'histoire. Or, à partir des années 1980, une nouvelle génération de romancières opère une rupture. C'est dans cette brèche que s'inscrivent Ken Bugul avec *Le Baobab fou* publié en 1982 et Calixthe Beyala, cinq ans plus tard, avec *C'est le soleil qui m'a brûlée* en *1987*.

Dès lors, la question n'est plus seulement de « parler de la femme », mais de décoloniser la langue, le corps, l'imaginaire pour refonder un sujet féminin souverain et une identité autonome. L'enjeu est donc poétique, politique et épistémique.

Cette rupture s'analyse ici à l'aune du féminisme postcolonial de Gayatri Spivak (2010), en dialogue avec les travaux d'Awa Thiam (1978) sur la condition féminine africaine et d'Oyèronké Oyewumi (1997) sur la déconstruction des catégories de genre. L'approche adoptée est comparatiste et sociocritique.

Dès lors, comment Calixthe Beyala et Ken Bugul déconstruisent-elles les assignations patriarcales et coloniales pour refonder un sujet féminin souverain et inventer une nouvelle identité ?

Pour répondre à cette question, notre analyse s'articulera en quatre temps : Dans un premier temps, nous étudierons les figures de l'aliénation et de la violence à travers les parcours de Ken et Ateba ; dans un second temps, nous analyserons les stratégies de rupture et de désobéissance : réécriture du corps, de la langue et des normes ; ensuite, nous montrerons comment s'opère la refondation d'un sujet féminin souverain par l'écriture et enfin, dans un quatrième temps, nous évaluerons la réception critique et l'héritage de cette écriture subversive de Bugul et Beyala.

Loin de la figure de l'épouse soumise, les héroïnes - Ateba et Ken, opèrent une triple effraction. En premier lieu, la prise de conscience de l'aliénation. Ateba rejette le mariage et la maternité imposées (Beyala, 1987, p. 73). Ken, née Mariétou Mbaye, adopte le pseudonyme wolof 'Ken Bugul' signifiant « celle dont personne ne veut » et se reconnaît « marionnette » dans l'Hexagone (Bugul, 1982, p. 184). Ensuite, la désobéissance aux assignations. Enfin, la refondation du sujet par la forme. Leurs stratégies sont complémentaires : si Beyala « incendie le code par la rage » via ses trois règles en capitales (Beyala, 1987, p. 59) et l'autoérotisme, Ken « déplace le code par l'errance » en exposant la violence du corps en exil.

1. La conscience de l'aliénation et la révolte

Avant toute désobéissance, il faut nommer l'assujettissement. Chez Beyala comme chez Bugul, la première effraction est épistémique. Les héroïnes prennent conscience qu'elles sont construites comme objet par la double loi du patriarcat et de la colonisation.

1.1. Ateba : le refus du contrat conjugal maternel

Dans *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Ateba rompt d'emblée avec le destin tracé. Le texte montre son refus du mariage arrangé et de la maternité comme unique horizon : « Je ne veux pas être une femme comme les autres […] » (Beyala, 1987, p. 73). La formule est simple, mais elle opère une rupture fondatrice. Refuser « d'être une femme comme les autres » c'est refuser d'être une fonction : épouse, mère, gardienne du foyer. Cette prise de conscience installe Ateba hors norme. Elle ne cherche nullement à améliorer sa place dans le système, elle le quitte tout simplement.

1.2. Ken : la reconnaissance de la marionnette coloniale

Dans *Le baobab fou* la scène s'ouvre sur de l'aliénation vers l'Hexagone. Née Mariétou Mbaye, la narratrice adopte le nom wolof « Ken Bugul » qui signifie « celle dont nul ne veut ». Ce pseudonyme opère déjà un triple acte : acte de lucidité, car elle se nomme « celle dont personne ne veut », rejetée et excédentaire ; acte de subversion, car dès la couverture du roman, Ken Bugul remplace Mariétou Mbaye, le nom du père, par un nom wolof, un nom de la marge ; acte d'écriture enfin, car ce nom programme tout le texte : dire le refus, inventer une langue, se réapproprier le corps et la parole. Plus loin, la narratrice se décrit comme « marionnette » (Bugul, 1982, p. 184). L'image est brutale : un corps tiré par des fils invisibles, coloniaux, racistes, sexistes. Nommer la marionnette, c'est voir les fils. Et voir les fils, c'est la condition pour pouvoir les couper.

La conscience de l'aliénation ne suffit pas. Elle débouche sur une seconde effraction : la désobéissance par la langue. Ateba et Ken, au regard des lois qui les enchaînent, elles inventent ensuite une parole pour les brûler et les fuir. C'est ce passage de la lucidité à la parole insurgée que l'analyse va se pencher dans l'étape qui suit.

2. La langue en explosion : parole, écriture, nom

Si la partie précédente était la lucidité, celle-ci est l'acte. La conscience de l'aliénation bascule en désobéissance linguistique. Ateba et Ken ne se contentent plus de voir les fils de la marionnette : elles coupent la langue du maître pour écrire la leur. Couper la langue, c'est prendre le pouvoir du nom.

2.1. Beyala : l'incendie par la règle et la première personne

L'héroïne beyalienne arrache le pouvoir de dire. Ce pouvoir passe par une violence typographique. Les trois « RÈGLES » en capitales ne sont pas des conseils : ce sont des coups de marteau sur la page. Répéter 3 fois « RETROUVER LA FEMME » c'est 1. Marteler l'identité volée 2. Imposer sa propre loi à la place de celle du père 3. Annoncer l'incendie final « ANÉANTIR LE CHAOS ». Punaiser la feuille, c'est clouer sa parole au mur. Elle n'écrit plus, elle affiche. « Elle est heureuse » (Beyala, 1987, p. 88).

> *L'éveil à la sensualité se confirma cette même année... Je sentais en moi ce que je distinguais plus tard comme étant le désir. La vie m'enivrait et je me sentais de plus en plus femme. J'avais atteint l'âge où le corps précoce de la femme explose, où les sens s'érotisent. C'est l'âge où les hommes de mon pays préfèrent la femme fraîche, robuste. J'étais consciente en moi d'une ébullition p. 179.*

Le champ lexical de « l'ébullition » est la preuve que le corps parle avant la bouche. « Ébullition » c'est 1. Le bouillonnement du désir 2. La pression de l'interdit 3. L'explosion de la voix. Ce corps qui explose pousse Ateba à crier. La narratrice devient sujet qui sent et qui observe, là où la tradition veut une femme silencieuse.

Ici, Ateba sort du mutisme. Elle est ce que Spivak pensait impossible : une « une subalterne » qui parle. Chez Spivak, la subalterne est condamnée au silence car sa voix est toujours reprise par le discours dominant. Ici, Ateba opère un infléchissement : elle ne demande pas la parole, elle la prend.

> *Depuis, Ateba était habituée à se caresser pour s'endormir. Elle fermait les yeux, elle se caressait, elle appelait le plaisir, elle lui disait de venir, de venir avec sa chaleur dans ses reins, de la prendre jusqu'à sortir sa jouissance. Jamais encore, elle n'avait joui de l'homme, de son image ou de ses gestes, de son désir retroussé, imbu d'ingéniosité et de bêtise ou de son besoin de fabriquer un double » p. 22.*

En subvertissant de cette manière l'ordre patriarcal établi et le magistère masculin, Beyala dit plus loin ce qui suit :

> *Sans un geste et presque sans mot, Ateba dit que la femme devra arrêter de faire l'idiote, qu'elle devrait oublier l'homme et évoluer lorsqu'il s'agit pour lui d'exprimer désormais dans trois vérités, trois certitudes, trois résolutions. Je les connaissais, revendiquer la lumière, retrouver la femme et abandonner l'homme aux ingénues humaines p. 104.*

Ici, Ateba passe du corps au discours. Elle ne subit plus, elle légifère. « Ses trois vérités » sont un contre-décret au patriarcat : 1. Oublier l'homme 2. Revendiquer la lumière 3. Retrouver la femme. Beyala nous montre l'aboutissement : la subalterne ne parle plus seulement de son plaisir, elle énonce une loi nouvelle pour toutes les femmes

Ainsi, en nommant son plaisir ouvertement et sans pudeur, Ateba désacralise le tabou et reprend possession de son corps par la parole. Écrire le 'je' et écrire le corps, c'est la même opération : fonder un sujet qui parle au lieu d'être parlé.

2.2. Bugul : la confession, le pseudonyme et le nomadisme de la langue

Selon Diaz-Narbona (1999, p. 45-46) cette subjectivation féminine a une fonction thérapeutique. Elle permet aux héroïnes de réapproprier leur identité :

> *Le Baobab fou représente une prise de parole totale, une parole annoncée par d'autres voix, prise qui ne se complète que lors de la transgression du silence imposé par la Parole du Père. L'avortement, la prostitution, l'homosexualité… des réalités que les femmes ne doivent pas décrire, surtout si elles les ont vécues. Norme rompue par Mariétou Mbaye qui se voit forcée, de la sorte, à devenir Ken Bugul […] pour ainsi voiler ou romancer l'histoire de sa vie. Car son ambition n'était pas d'écrire un livre mais de se prendre à témoin de son propre vécu comme si l'écriture thérapeutique […] pouvait lui tracer le chemin de la quête de la double identité perdue ou non assumée, son identité de femme noire et colonisée.*

Diaz-Narbona montre que l'écriture est pour Bugul un acte de survie. Nommer l'avortement, la prostitution et l'homosexualité, c'est briser la « Parole du Père ». Le pseudonyme « Ken Bugul » permet de dire le vrai sans porter de la honte.

Chez Bugul, la libération ne vient pas de l'homme. Elle vient des femmes. « Il n'y a pas des femmes, il y a seulement la femme » : c'est l'appel à la sororité comme seule voie d'émancipation.

Pour Ken Bugul, il faut que les femmes :

> *[…] Ignorent qu'il n'y a pas "des femmes", il y a seulement la femme. Elles devraient se retrouver, se connaître, s'imprégner. « J'aimais la compagnie des femmes et l'idée était sympathique. Elles ont des choses à se dire puisqu'elles sont toutes semblables. Se libérer n'est pas se détacher de ses semblables pour chercher l'amitié, la compagnie de l'homme p. 27.*

Ainsi, pour la narratrice, l'explosion passe par la confession et le déplacement. Adopter « Ken Bugul » signifiant « celle dont nul ne veut » à l'instar de Césaire avec la Négritude, Bugul invente une langue du refus. Bugul, dans ce cas de figure, est cri. C'est une poétique de la marge qui dit non au père et oui à l'écriture métisse. « Ken » fait figure d'une réécriture du nom. Elle quitte « Mariétou Mbaye », nom assigné pour un nom choisi qui dit le rejet et la marge. La langue devient errante comme elle. Le récit se fait confession sans fard.

Chez Ken Bugul, *Le baobab fou* met en scène une sexualité qui échappe à la honte. D'abord subie par accident, la prostitution devient rapidement une stratégie. L'héroïne prend conscience que la racialisation de son corps suscite le désir de l'Européen. Au lieu de subir ce fétiche, elle le retourne. Elle fait de cette exposition un pouvoir. Ainsi, elle quitte la place d'objet assigné par le regard blanc pour

s'ériger en sujet. C'est tout le sens de la désaliénation fanonienne : en s'anormalisant, elle reprend la maîtrise de son corps et de son destin.

Sans relâche, on lui signifiait que son attrait venait de sa racialisation : elle plaisait parce qu'elle était tout simplement une femme noire : « *Ken, tu es une Noire et tu es belle. (...). Une femme ne peut être rien d'autre que de la consommation. Les gens n'arrêtent pas de nous demander où nous t'avons dénichée » p. 144.*

Elle a aussi compris qu'elle pouvait se servir de ce corps pour « ébranler les préjugés, briser l'historicité de l'histoire que la décadence se contait à elle-même ». Et la narratrice le dit sans détour que : « Je le faisais exprès d'ébranler l'ordre de leurs préjugés, de leurs catégories, de leurs classes. Je le pouvais, étant femme, objet de désir et de point d'interrogation. » (Bugul, 1982, p. 150).

Pourtant, cette stratégie a des limites. La société lui rappelle sans cesse que sa valeur vient uniquement de sa race. On lui dit : « Tu plais aux hommes. Tu les ensorcelles sans le vouloir. Ken : Tu es une Noire et tu es belle. Il faut que tu exploites cela (…) Une femme ne peut être rien d'autre que la consommation » (Bugul, 1982, p. 144), mais elle ne peut pas échapper au fétiche de la « femme noire ».

Ainsi réduire à un objet sexuel, l'héroïne comprend que même son pouvoir devient une prison. Son corps, qu'elle croyait avoir repris, reste marqué par le regard de l'autre. Elle peut ébranler les préjugés mais elle ne peut pas échapper au fétiche de la « femme noire ».

Ce qu'elle n'a pas pu obtenir en jouant à l'intellectuelle, elle l'avait en étant prostituée. Elle était admise dans le cercle du colonisateur car elle plaisait en tant que femme et noire : « Car une femme noire étalée dans ce luxe d'enchère présentait l'amalgame des désirs, des rejets, des tentatives, des tentations... » (Bugul, 1982, p. 131).

La prostitution est vue par Ken comme le signe extérieur de sa reconnaissance par une société qui l'avait pourtant rejetée : « J'étais désirée, je plaisais, la prostitution m'offrait l'instant d'une attention, une reconnaissance autre que celle qui m'identifiait dans le quotidien à ce que je voulais être. Prostituée au Blanc, je manquais une des faces de l'ambiguïté » (Bugul, 1982, p. 150).

Man (2007, p. 85) met en lumière le rôle prépondérant que joue la prostitution pour Ken Bugul:

> *La prostitution lui permet de prendre sa revanche sur la société. La prostitution lui permet d'exorciser sa solitude. Elle le dit dans un moment d'euphorie : « Je connaissais beaucoup de personnes… » p. 124 (Baobab, 124). La prostitution lui permet de ne pas disparaître au milieu de cette foule car elle ne laisse personne indifférent. Elle est passée de cette femme qui s'interroge sur les raisons de son rejet par la société et qui se blâme d'être noire à cette femme qui s'offre. Elle est*

> *devenue celle qui peut manipuler à sa guise les hommes et obtenir d'eux tout ce qu'elle veut. Elle a subverti l'ordre préétabli par la colonisation.*

Ainsi, Ken accède à des cercles fermés que la prostitution seule lui ouvre. Cet espace abolit momentanément les barrières raciales et sociales. Elle y constate l'universalité du désir masculin. Mais cette acceptation est trompeuse : lucide, elle se perçoit comme une intruse. On la fréquente pour sa peau noire et sa beauté exotique, non pour elle-même : « Tu es belle... tu viens du Sénégal, n'est-ce pas ? Voilà comment il m'acceptait et me reconnaissait » (Bugul, 1982, p. 41).

La prostitution agit comme un révélateur. Elle dévoile à Ken la duplicité d'une société coloniale qui la rejette tout en la désirant. C'est cette perspicacité, opposée à la douleur du rejet, qui est le soubassement de sa portée subversive. Comme le note Man (2007, p. 86) :

> *La prostitution lui révèle ainsi ce que l'école ne lui a pas fait connaître La prostitution, est pour ainsi dire un certain regard, un miroir social, un espace de liberté et un certain droit de critiquer. La prostitution est pour Ken le lieu de la manipulation et du jugement des autres. Elle lui permet de transformer en gamme les préjugés qui la marginalisaient. Pourtant ce regard est un juge impitoyable de sa société, il l'est tout aussi pour elle. Ce regard lui a permis de découvrir que dans sa société elle n'est qu'un sous-produit, une marchandise*

À travers cette lucidité, Ken Bugul dresse une critique radicale de la société postcoloniale. La prostitution ne lui donne pas seulement un revenu, elle lui donne des « lunettes » pour voir la société telle qu'elle est vraiment : une société marchande où la femme noire est réduite à sa valeur sexuelle. Cette prise de conscience marque le point d'orgue de sa révolte, mais aussi le début de sa désillusion.

Ainsi chez Ken Bugul, la réappropriation du corps par la prostitution apparaît comme une arme à double tranchant. Si elle permet à l'héroïne de reprendre un certain pouvoir sur les hommes blancs et de subvertir l'ordre colonial, elle la maintient également prisonnière du stéréotype de la « femme noire-objet sexuel ». Le corps devient donc à la fois lieu de revanche et lieu d'enfermement.

Par ailleurs A. Thiam (1987, p. 183) pense que :

> *Quand une Négresse manifeste concrètement sa solidarité avec des femmes d'autres races, il ne s'agit point contrairement à ce que certains Nègres traditionalistes pensent et soutiennent le mimétisme de pratique, mais d'une conviction profonde. [...] La solidarité entre femmes doit être comprise, abstraction faite de toute considération raciale, ou de classe, en ce sens que Noires, Jaunes, Blanches, bourgeoises travailleuses ou non, prolétaires ou « lumpenprolétariats », toutes les femmes sont exploitées par le système patriarcal .*

Cette position de Thiam éclaire d'un jour nouveau le parcours de Ken et d'Ateba. Si la prostitution et la transgression sexuelle apparaissent d'abord comme des actes individuels de désaliénation, elles révèlent aussi une faille plus profonde :

l'exploitation commune des femmes par le système patriarcal, au-delà des races. Thiam refuse le piège du « mimétisme » dénoncé par les traditionalistes. Pour elle, la solidarité féminine ne se fonde pas sur l'imitation du monde blanc, mais sur une « conviction profonde » née d'une condition partagée. Ainsi, Noires, Blanches, bourgeoises ou prolétaires subissant la même violence structurelle.

2.3. Beyala : le corps comme marchandise dans C'est le soleil qui m'a brûlée

Chez Beyala, le corps féminin devient une véritable marchandise dans l'économie du désir et de la survie. Dans C'est *le soleil qui m'a brûlée*, l'heroine éponyme, Ateba, jeune fille venue du village à Yaoundé, fait de son corps l'unique capital dont elle dispose pour survivre.

Chassée par la pauvreté et le rejet familial, Ateba découvre très vite que dans la ville, le corps féminin est évalué, acheté et consommé. La prostitution devient alors pour elle une stratégie de survie dans un monde où les femmes n'ont pas accès au travail ni à l'argent.

Ainsi, le corps d'Ateba se transforme en marchandise. Dans les bars, les hôtels et la rue, il est exposé, négocié et vendu au plus offrant. Beyala montre comment la société postcoloniale a transformé le corps de la femme en objet de consommation. À travers Ateba, mais aussi à travers d'autres figures féminines secondaires dans le texte comme Mariette ou Ekassi, l'auteure dénonce un système où la valeur d'une femme se mesure uniquement à son apparence et à ses performances sexuelles.

Cependant, cette marchandisation du corps n'est pas sans conséquence. Si elle permet à Ateba de manger et de payer son loyer, elle l'enferme aussi dans la honte, la violence et la maladie. Le corps devient un lieu de souffrance. Pourtant, en racontant son histoire, Ateba opère une première forme de révolte : elle nomme l'exploitation et refuse le silence, bien que vendu, devient le témoignage vivant d'une injustice sociale.

En somme, chez Beyala, le corps féminin est d'abord marchandise. Mais en l'exposant dans le texte, l'auteure le transforme en arme de dénonciation contre l'ordre social et économique qui broie les femmes.

Chez Ken Bugul comme chez Calixthe Beyala, cette conscience affleure. Le corps, lieu de toutes les dominations, devient aussi le lieu d'une possible solidarité. Si Ken comprend que son corps noir fascine l'Européen, et si Ateba use de son corps pour survivre, elles posent toutes deux la question que soulève Thiam : comment penser une lutte des femmes qui dépasse les clivages raciaux et sociaux ? Leurs héroïnes n'atteignent pas encore cette solidarité totale, néanmoins leur révolte individuelle prépare le terrain. Elles passent d'objets du regard à des sujets qui, par leur scandale, dénoncent un système qui exploite « toutes les femmes ».

Si cette exploitation est commune à toutes les femmes, elle prend toutefois des visages particuliers dans le contexte postcolonial africain. En effet, au-delà de la condition féminine, le corps de Ken et Ateba devient aussi le lieu où se joue la déchéance d'une société. C'est justement dans cette veine que Cazenave (1996, p. 66) définit la prostitution en ces termes: « Le thème de la prostitution sert comme outil de critique politique dirigée contre la nouvelle bourgeoisie africaine en place, les bureaucrates, les africains blanchis, les boîtes de nuit, bals et autres lieux favorables à la corruption ».

Ainsi, la lecture de Cazenave permet de dépasser l'interprétation purement morale de la prostitution. Loin d'être un simple écart, elle devient un « outil de critique politique ».

Dans *Le Baobab fou* comme dans *C'est le soleil qui m'a brûlée*, le corps marchandé des héroïnes met à nu les tares de la société postcoloniale. Ken et Ateba ne se vendent pas seulement : elles exposent la corruption, la « nouvelle bourgeoisie africaine », et les « Africains blanchis » qui hantent les « boîtes de nuit » :« J'en avais réellement marre de n'être prise que pour ce sous-produit que je représentais... » p. 88.

Après avoir dénoncé la déchéance de la société, il s'agit désormais pour Ken et Ateba de se reconstruire.

Audiberti (2003, p. 159) considère que :

> *Nous attendons de lui qu'avec son regard neuf il réinvente le monde, mais aussi qu'il nous révèle des connaissances occultes que nous avons laissées se perdre. Le retour aux valeurs traditionnelles est donc la seule possibilité pour la protagoniste de se retrouver, c'est-à-dire retrouver son identité véritable.*

La citation d'Audiberti éclaire la nécessité du retour en arrière dans le processus de refondation identitaire. Pour elle, l'enfance n'est pas une nostalgie stérile, mais un 'regard neuf' capable de 'réinventer le monde'. Ce retour permet de déterrer les 'connaissances occultes' et les 'valeurs traditionnelles' que la modernité et la colonisation ont fait perdre. Ainsi, se retrouver ne passe pas par l'oubli du passé, mais par une plongée volontaire dans les origines. L'identité véritable ne peut donc se construire que sur les fondations de la mémoire et de la culture première.

Cette analyse s'applique pleinement à Ken Bugul et à Calixthe Beyala. Dans *Le Baobab fou*, Ken quitte l'Europe et retourne au Sénégal, au village, auprès du baobab de son enfance. Ce retour physique est aussi un retour à soi : elle renoue avec la terre, la langue et la mémoire pour se guérir. Tandis que dans *C'est le soleil qui m'a brûlée,* Ateba ne retourne pas au village mais elle reconstruit son identité par la parole. En racontant son histoire, elle refuse d'être effacée. Elle existe par le « je » et impose sa voix là où on voulait la faire taire.

Ainsi, à travers le corps, Ken Bugul et Calixthe Beyala dénoncent la violence sociale et posent les bases d'une reconstruction identitaire.

Toutefois, cette dénonciation et cette reconstruction ne suffisent pas. Ken Bugul et Calixthe Beyala vont plus loin : elles font du corps un véritable outil de rupture. Loin de se contenter de subir ou de guérir, les personnages utilisent leur corps pour provoquer, transgresser et renverser l'ordre établi. Le corps devient alors un lieu de subversion fulgurante.

3. Le corps comme lieu de subversion fulgurante

Une fois la dénonciation faite et l'identité en reconstruction, le corps devient une arme offensive. Chez Bugul et Beyala, il ne se contente plus de subir : il parle, il jouit, il provoque. Parler du sexe sans honte, exhiber le corps, jouir publiquement : voilà comment les auteures violent les tabous. Le corps n'est donc plus le lieu de la honte, mais celui de la souveraineté et de la révolte.

3.1. Chez Beyala : le corps contre la culpabilité

Beyala commence par arracher le corps féminin à la culpabilité chrétienne et patriarcale. D'abord, elle en fait un espace de jouissance autonome (Beyala, 1987, p 22). Ateba pratique l'autoérotisme : « l'eau tiède de la douche. […] Ateba jouit intensément » (Beyala, 1987, p. 59). Ce corps qui jouit seul brise le tabou de la femme-objet passif.

Ainsi, le corps devient le dernier bastion de la subversion. Lieu de jouissance, lieu de retrait, lieu de transaction (Beyala, 1987, pp. 51-52), il est l'espace où la femme écrit avec sa chair ce qu'elle ne pouvait plus taire.

Enfin, même la maternité est réinventée. Le corps qui enfante n'est plus soumis au devoir conjugal mais devient le lieu d'une filiation choisie, hors mariage et hors normes.

Chez Beyala, le corps devient une arme contre la pudeur et le patriarcat. En mettant en scène la prostituée, l'auteure montre que la femme la plus méprisée peut récupérer sa liberté. Loin d'être une victime, la prostituée beyalienne est une femme forte qui prend conscience de son pouvoir et se venge de son client. Ainsi, la prostitution devient une forme de révolte et de subversion (Gallimore, 1997, p. 88).

Ateba politise le rapport à l'autre (Beyala, 1987, p. 130). Elle renverse la domination masculine par la parole est une puissance :

> *Caresse-moi, chère amie. Tu as des mains si douces ! -Non-dit-elle en se dégageant - Pourquoi mon petit cœur ? Je ne te plais pas ? -Si la femme est comme l'Afrique, […] l'homme est l'acte qui s'annule au premier contact et s'évapore au premier mot - Féministe ? » Interroge-t-il narquois. Féministe ? Elle ne répond pas. » (p. 130)*

Elle refuse de se justifier. Le corps et la parole suffisent. Cette maîtrise culmine :

> *Sans un geste et presque sans mot, Ateba dit que la femme devra arrêter de faire l'idiote, qu'elle devrait oublier l'homme et évoluer désormais dans trois vérités, trois certitudes, trois résolutions Je les connaissais revendiquer la lumière, retrouver la femme et abandonner l'homme (p. 104)*

Le corps se retire, il n'existe plus pour l'homme.

Beyala va même jusqu'au tabou économique. À travers le personnage secondaire d'Ekassi, amie de Loukoum, la romancière camerounaise nomme la prostitution sans vergogne : Ekassi « offrait son corps dans les recoins sombres » (Beyala, 1987, p. 77).

Ici le corps devient monnaie d'échange mais arme. Ekassi inverse le rapport de domination : elle utilise les hommes pour survivre et elle les méprise. La honte est déplacée sur le client, réduit au « sexe imbécile » (Beyala, 1987, p. 79).

Ainsi, le corps prostitué n'est pas un corps vaincu. C'est un corps stratège qui monnaye le désir masculin pour exister. En assumant le scandale, Ekassi désacralise l'homme et sacralise sa propre survie. Le corps n'est plus sale, c'est le regard de la société qui l'est.

Beyala a ainsi, libéré le corps de la honte. Ken Bugul va plus loin : elle le réconcilie avec le désir. Chez elle, le corps n'est plus seulement un outil de subversion, il devient un espace d'assomption et de plaisir assumé.

3.2. Ken Bugul : le corps comme assomption et résistance

Chez Bugul, le corps parle. Dans *Le baobab fou*, tout le récit de Ken est imbu de sexualité. Loin d'être subie, la prostitution y est érigée en choix. C'est un acte de souveraineté, la manière pour une femme de reprendre le contrôle sur sa chair et de conquérir son autonomie.

– D'abord, Bugul montre la face brisée du corps sous le néocolonialisme.

Ken devient prostituée à Bruxelles, « clouée dans les ruelles sombres » (Bugul, 2008, p. 51). Le corps est objet de transaction économique sous le regard occidental:

> *La femme et la convoitise tissée autour d'elle. Son ventre s'offrait, accueillait leur sexe « imbécile, puis rejetait dans le vide où elle s'était retirée leur sève inutile. Elle se soumettait à tous les désirs mais tenait son ventre dans l'absence. Quand on le lui faisait remarquer, elle rejetait la tête en arrière, elle scrutait le ciel puis elle disait C'est Dieu qui refuse que je donne Noël. » et elle repartait offrir son corps dans les recoins sombres, dans les impasses, dans les chambres de passage p. 51.*

Ici le corps se donne mais l'esprit se retire. C'est une forme de résistance silencieuse : elle garde son « ventre » pour elle.

– Ensuite, Bugul dénonce la marchandisation

C'est ainsi qu'il faut lire l'itinéraire de Ken. Si le hasard l'a conduite au départ, elle a vite compris la règle du jeu en exil : sa peau noire et son corps devenaient une monnaie d'échange qui exerçait une forte attraction sur l'Occidental. On lui répétait sans cesse que son pouvoir de séduction venait précisément du fait qu'elle était noire :

> *Tu plais aux hommes. Tu les ensorcelles sans le vouloir. Ken, tu es une Noire et tu es belle. Il faut que tu exploites cela (...) Une femme ne peut être rien d'autre que de la consommation. Les gens n'arrêtent pas de nous demander où nous t'avons dénichée, tu allies la féminité à l'intelligence et tu es noire. Alors si tu veux gagner de l'argent, cesse de discuter avec les clients de métaphysique, de Sumeris et de poésie p. 144.*

Chez Ken Bugul, le corps devient le lieu de l'assomption et du plaisir féminin. L'auteure refuse la posture de victime et revendique le droit de la femme à disposer d'elle-même. Elle déclare : « Je ne veux pas qu'on soit toujours dans la victimisation. J'étais contre les clichés » (2008, pp. 67-68). Ce refus de la victimisation montre que Bugul choisit de parler du corps pour reprendre le contrôle sur l'image de la femme.

Mais libérer la langue ne suffisait pas. Il fallait libérer la chair qu'elle nomme. C'est pourquoi, après avoir explosé la syntaxe, Bugul aussi bien que Beyala fait exploser le tabou. La parole, devenue souveraine, se tourne désormais vers ce que la société africaine et coloniale a le plus interdit : le sexe, la prostitution, le désir. Ainsi, en nommant sans détour le corps et le plaisir, Bugul déconstruit le silence imposé et affirme la souveraineté de la femme sur elle-même.

Ainsi, l'écriture de Bugul et de Beyala se construit à partir du corps. Refusant de décrire de l'extérieur, elles choisissent de « sentir » et de « parler » le corps de l'intérieur. Le corps devient alors le principal outil de subversion contre les interdits sociaux

Ken réalise exactement ce que F. Fanon (1952, p. 141 appelle la « désaliénation » : « Libérer l'homme de couleur de lui-même ». La narratrice réalise « l'effort de désaliénation » comme fanonien. Fanon l'explique en ces termes: « avant de s'engager dans la voie positive, il y a … un effort de désaliénation. » Ken « s'anormalise » : Le corps colonisé par le regard blanc, devient un champ de décolonisation. En ébranlant l'ordre des préjugés par la prostitution choisie, l'héroïne bugulienne refuse la norme pour reprendre possession de soi.

Ken a donc compris la loi de l'exil : le savoir ne valait rien. La chair, si. Elle n'a pas forcé la porte du colonisateur avec des livres. Elle y est entrée parce qu'on la désirait. Noire. Femme. Objet d'exotisme : « Car une femme noire étalée dans ce luxe d'enchère présentait l'amalgame des désirs, des rejets, des tentatives, des tentations... » (Bugul, 2008, p. 152).

Rejetée hier, reconnue aujourd'hui. Ken voit dans la prostitution la preuve que la société ne l'accepte que pour son corps :« J'étais désirée, je plaisais, la prostitution m'offrait l'instant d'une attention, une reconnaissance autre que celle qui m'identifiait dans le quotidien à ce que je voulais être. Prostituée au Blanc, je manquais une des faces de l'ambiguïté » (Bugul 2008, p. 15).

À travers cette confession, Bugul met en lumière la violence d'une reconnaissance conditionnelle. Le corps de la femme noire n'a de valeur que lorsqu'il est sexualité et mis au service du Blanc. La prostitution devient paradoxalement un moyen d'exister socialement, tout en confirmant l'aliénation décrite par Fanon où le noir est réduit à sa chair.

Chez Calixthe Beyala et Ken Bugul, le corps n'est plus le lieu de soumission mais celui de la révolte. Par la prostitution revendiquée et l'exil assumé, les deux héroïnes - Ateba et Ken opèrent une désaliénation fanonienne : elles reprennent possession de leur chair et de leur destin. Ainsi libérées du carcan patriarcal et colonial, elles peuvent enfin faire entendre une parole nouvelle, celle d'une identité féminine en reconstruction.

4. L'écriture comme reconstruction de l'identité féminine africaine

Dans Le baobab fou, Ken Bugul fait de l'écriture une catharsis. L'exil, la prostitution, la honte : tout ce que la société tait, elle l'écrit. Cette écriture passe par un symbole central : le baobab. Comme le souligne Sechele-Nthapelelang (2009, p. 275), le baobab devient le « double » de Ken. Il incarne à la fois les « fondements de la tradition sénégalaise » et la « folie », « la mort mentale, sociale et culturelle » de l'héroïne. Partir chercher « l'Eldorado » tout en gardant « fortes avec son pays », c'est le paradoxe que vit le baobab. Écrire, c'est donc donner une voix à cet arbre-miroir. En nommant la perte, Ken cesse de subir et commence à guérir.

4.1. Ateba : briser le tabou pour parler au nom des autres

Dans *Le soleil qui m'a brûlée*, l'écriture de Beyala à la même fonction d'exorcisme mais elle vise une autre blessure : la violence : la violence patriarcale. Écrire, c'est forcer la porte des non-dits. C'est dire que ce que les femmes subissent en silence. Là où Ken écrit pour se sauver elle-même, Ateba écrit pour sauver les autres. Le texte est un témoignage collectif. Le refus du mariage et de la maternité subie devient une arme : « Je suis déjà mariée. J'ai épousé les étoiles ». La douleur personnelle devient matière politique.

4.2. Une double stratégie de désaliénation

Mises en regard, Ken Bugul et Ateba proposent deux modalités d'un même stoïcisme révolté. Comme le « poète des nuées » de Vigny, elles souffrent. Mais contrairement à lui, elles refusent le silence. Leur stoïcisme est actif : elles transforment la souffrance en encre. Ken exorcise l'exil. Ateba exorcise la violence. Au fond, toutes les deux appliquent la leçon de Fanon : tant que le trauma n'est pas nommé, il possède. Dès qu'il est écrit, il peut être combattu.

4.3. Inventer une langue et une voix propres

Si le baobab est le symbole de la reconstruction chez Ken, le principe est identique chez les autres. Chez Calixthe Beyala, même sans baobab, Ateba doit retrouver sa « terre » intérieure pour ne pas disparaître.

Bugul et Beyala opèrent donc la même opération linguistique. Elles prennent le français, langue du colon, et le forcent à dire l'indicible africain. Elles l'incendient, le tordent, l'hybrident pour qu'il porte la douleur, la honte, la révolte. Elles inventent une voix : ni tout à fait occidentale, ni tout à fait traditionnelle. Tout simplement, une voix de femmes libres.

Ainsi, les deux romancières montrent que l'identité féminine africaine ne se refonde que par la mémoire et par la langue. Le baobab, la « terre intérieure », la parole libérée devient les emblèmes de cette reconstruction.

5. Réception critique et héritage d'une écriture subversive

La parole libérée par Ken Bugul et Calixthe Beyala n'a pas été reçue dans le silence. Elle a fait scandale. En nommant le corps, le désir, la prostitution et la folie sans pudeur, ces deux romancières ont heurté trois tabous : la morale, la religion et l'image de « la femme africaine » que la société veut immuable.

La censure fut d'abord morale. Des associations et des leaders religieux ont crié à la pornographie et à la trahison. Comme le souligne J. Chevrier (1999, p. 89), « la femme africaine qui prend la parole pour dire son corps est immédiatement suspectée de trahir les valeurs de sa communauté ». Le paradoxe est total : on somme les femmes d'incarner la tradition, mais on leur interdit d'en dire la violence.

La critique fut ensuite divisée. En Occident, on a loué leur « sincérité » en les enfermant dans « la littérature du corps ». En Afrique, la réception fut violente : Beyala accusée de plagiat et d'immoralité, Bugul traitée de « folle » et de « honte pour le Sénégal ». Cette violence même prouve la force subversive des deux textes : une écriture qui ne dérange pas ne change rien.

Trente ans plus tard, l'ironie est totale : ces « scandaleuses » sont aujourd'hui enseignées à l'université à Accra, Dakar, en Côte d'Ivoire et Yaoundé. Elles ont

ouvert la voie a Djaili Amadou Amal, Fatou Diome, Hemley Boum. Le scandale s'est mué en légitimité.

Pourtant, les limites demeurent. Le texte dénonce mais ne change pas les lois. Et son public reste souvent urbain et scolaire. La révolution est donc inachevée. Mais elle est réelle. L'héritage est une méthode : dire le corps pour dire le pouvoir. L'héritage est aussi une génération d'auteures qui écrivent plus libres parce que Bugul et Beyala ont parlé les premières.

Ainsi, l'écriture féminine n'a pas tout transformé. Mais elle a tout commencé. Elle a fait du silence un cri. Et tant qu'il y aura des femmes pour écrire, ce cri ne se taira pas.

Conclusion

En définitive, l'étude de *C'est le soleil qui m'a brûlée* de Beyala et *Le baobab fou* de Ken Bugul révèle que l'écriture féminine est une arme de subversion à double tranchant : une arme de subversion et un outil de construction identitaire.

D'abord, elles démasquent la femme réduite à l'état de marionnette par le patriarcat, la religion et le néocolonialisme. Refuser l'image imposée, c'est la première étape : dire non.

Ensuite, elles incendient la langue française pour en faire un espace de liberté. En prenant la parole, elles s'inventent un nom et une existence. Elles réalisent ainsi la désaliénation fanonienne et incarnent la « subalterne » de Spivak qui refuse le silence pour parler par elles-mêmes.

Enfin, elles font du corps le lieu ultime de la révolution : corps qui jouit, qui se vend, qui aime hors-norme. Le corps n'est plus lieu de honte mais lieu d'affirmation. Beyala et Bugul n'attendent pas de « sauveur ». Elles écrivent pour que la femme devienne son propre sauveur.

Aujourd'hui encore, en 2026, nommer le corps féminin sans pudeur reste un acte politique. De Djaili Amadou Amal à Fatou Diome, leurs héritières continuent le travail car l'écriture est restée ce qu'elle était pour elles : le premier acte de libération et de la matrice de l'identité féminine qui refuse de se taire.

L'écriture féminine n'a pas ainsi tout transformé. Mais elle a ouvert une brèche. Et tant que les femmes écriront leur corps, la littérature africaine ne sera plus jamais la même.

Références bibliographiques

AUDIBERTI Marie-Louise, 2003, *Douce ou amère, éclairée par la littérature*, Paris

BEYALA Calixthe, 1987, *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Stock.

BEYALA Calixthe, 1988, *Tu t' appelleras Tanga*, Paris, Stock.

BUGUL Ken, 1994, C*endres et braises*, Paris, l'Harmattan.

BUGUL Ken, 1982, *Le Baobab Fou*, Présence africaine, Paris.

BUGUL Ken, 2008, *Mes hommes à moi*, Paris, le Serpent à Plumes.

CAZENAVE Odile, 1996, *Femmes Rebelles*, Naissance d'un Nouveau Roman Africain on Féminin Paris, Editions L'Harmattan.

CREMONESE Laura, 1997, *Dialectique du masculin et du féminine dans l'œuvre d'Hélène Cixous*, Paris, Didier.

DIAZ-NARBONA Inmaculada, 1999, « Une parole libératrice : Les romans autobiographiques de Ken Bugul », Estudios de lengua y literatura francesa.

DIDIER Béatrice, 1991, *L'écriture-femme,* Paris, PUF

FANON Frantz, 1952, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil.

GALLIMORE Rangira Béatrice, 1997, *L'œuvre romanesque de Calixthe* Beyala, Le renouveau de l'écriture féminine en Afrique francophone sub-saharienne, Paris, L'Harmattan.

MAN Michel, La folie, mai 2007, Le mal de l'Afrique postcoloniale dans Le Baobab fou ex La Folie et la mort de Ken Bugul, Université de Missouri Columbia.

MBASSI Bernard, « Structure et apories de l'argumentation féministe dans *C'est le soleil qui m'a brûlée de Calixthe Beyala*, », Langues et littéraires, N°9, janvier 2005, Université Gaston Berger de Saint-Louis, Sénégal.

SPIVAK Gayatri, 2010, *Les subalternes, peuvent-elles parler* ? Amsterdam

SECHELE-NTHAPELELANG Rhoda, 2009, « *Écriture femme et le retour à l'enfance pour mieux se définir : Le Baobab Fou de Ken Bugul* », *Intercambio : Revue d'Études* Françaises (Université de Porto, Portugal)

TCHASSIM Koutchoukalo, Vol.2, Février 2010, « L'Écriture de Calixthe Beyala » dans *C'est le soleil qui m'a brûlée* : pour une redéfinition de l'identité de la femme africaine » in Imo-Irikisi

THIAM Awa, 1987 , *La parole aux Négresses*, Paris, Denoël.